

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 68 (1964)  
  
**Artikel:** Poèmes  
**Autor:** Richard, Hughes  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-558770>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

HUGHES RICHARD

## Poèmes

### PETIT HOMMAGE A WERNER RENFER

Ce mot clair : Poésie  
Ça c'était ton combat  
Dans un petit pays  
Où on ne la lit pas  
C'était toute ta vie  
Ta joie et tes tracas  
Ta haute solitude  
La raison de tes pas

Un dur combat c'était  
On tirait le journal  
Saint-Imier s'endormait  
Et toi tu avais mal  
En remontant chez toi  
— Ne pas perdre la foi !  
Redisais-tu tout bas  
Ce soir j'entends ta voix

Un grand combat c'était  
L'atroce maladie  
Lentement te ruinait  
De sottises jalouses  
Et trop de hontes bues  
Trop de mesquineries  
Que tu auras vécues  
Vécues jusqu'à la lie

Un beau combat c'était  
Et Saint-Imier dormait  
Sous l'élan d'un cœur pur  
Tes belles mains d'azur  
Bâtissaient la lumière  
Des hommes de demain  
Des hommes qui s'aimaient  
Des hommes bien humains

Minuit la Haute Tour  
Brûlait sous ton Soleil  
Et vivre était pareil  
A un beau pain d'amour  
Que les gens partageaient  
Et vivre était pareil  
Au murmure du sang  
Au rire de l'enfant

Un dur combat ce fut  
Le jour n'est pas venu  
Et quand ta voix s'est tue  
Que cela fut ta vie  
Un immense incendie  
De trente-huit années  
Personne ne l'a su  
Et on t'a enterré

Ni plus ni moins

Septembre 58

## LA HALTE DE MIDI

Septembre est beau cette année, tantôt les vendanges et c'est le  
mois d'amour, mais la route est si triste où je vais travailler  
Des membres fatigués, des travaux répétés, des cailloux à casser,  
plus grands que nos journées, plus forts que nos pensées  
Pourtant septembre est beau et à midi quand rechante l'oiseau,  
plus doux encore est le murmure de l'eau

Une heure de repos, je voudrais avec toi la fêter dans la paix des  
campagnes ou dans l'ombre des haies  
Je voudrais avec toi la fêter et rien qu'à te parler nos yeux  
auraient la tendresse des sources au fond des épaisses forêts  
Nous ririons du chantier, des machines arrêtées et de nos cœurs  
blessés coulerait le sang toujours frais de la bonté  
Ce serait lui la sève de nos hautes saisons, je quitterais pour  
toujours cette prison de regrets et de haine  
Où je vis enfermé depuis trop d'années et nous écouterions sous le  
jet des fontaines grandir le grain de blé  
Le langage des hommes de tête et de raison, le temps serait venu  
de couper la moisson

J'ai vieilli. J'ai conquis patiemment cette voix qui, pour l'avenir,  
saura célébrer  
La plaine d'éternité où s'ouvre ton regard, le pain de ta présence,  
le luxe de tes seins  
Et quand, debout, parmi les ouvriers, tu verseras le vin de la  
fraternité  
Alors – et il fallait donc ces années de chagrin ! – je retrouverai  
le sens de l'effort quotidien  
Car là où tu es je reconnais le bien, je m'émerveille de tes yeux  
de soleil et l'herbe reverdit, le fruit mûrit tout seul à l'arbre  
de la vie

Mais voici : à l'ombre où je m'assieds pour manger mon repas  
 solitaire, il y a peu de terre et les fleurs sont fanées  
 Manger est sain, je ne pense qu'à t'aimer ! Le fouet de ton absence  
 a réveillé la plaie de mon enfance  
 Et chaque nuit je rêve rivières et poissons, j'aurais tellement besoin  
 de vivre à ta lumière  
 Mais voici : mon pays de grand deuil et de folle inconscience,  
 depuis notre naissance tu nous as condamnés  
 A ne devenir rien ou, disons mieux, des gens de qualité nourris de  
 suffisance et de médiocrité  
 Tu nous as condamnés à cette mort lente qui, sous l'opulence et  
 l'ennui, ronge toutes nos existences  
  
 Pays des cœurs tranquilles, pays de la richesse et de la nullité,  
 tu donnes à tes enfants sans te soucier du reste des lits de  
 connaissance où coucher ta paresse  
 Et c'est cette mort-là que je voudrais crier si, une seule fois, un  
 cri parvenait à troubler et ton indifférence et ta sérénité  
  
 Pourtant septembre est beau et à midi quand rechante l'oiseau,  
 plus doux encore est le murmure de l'eau  
 Je grimpe à l'orée du bois, je regarde là-bas, derrière les collines,  
 si j'aperçois la ville  
 Où se perdent tes pas et j'envie tous les gens qui te voient et  
 respirent le parfum de ta voix  
 Sur les places des marchés, aux terrasses des cafés, dans les  
 jardins publics, sous la pluie du matin  
 Je me rappelle le temps où, rue de l'Ecole ou dans la cour de  
 l'école, nous retrouvions les enfants  
 Que savions-nous alors de la beauté de ces instants ?  
 Sous la fraîcheur des marronniers, nous nous arrêtons – l'allée  
 menait jusqu'à notre maison –  
 Le lac était tout près, les rires étaient légers mais pourquoi se  
 leurrer ?  
 Ce temps-là ne reviendra jamais

Aux chantiers 59

## HOTEL HANSA

Moi je mange à l'abonnement  
Un soixante, seul dans un coin  
Voilà sans autres boniments  
La grosse écuelle et... pas du fin !

Un long couloir, de beaux tapis  
Gens à manchettes et... tra la la  
Tout y est propre et... pas de bruit  
Soigné, poli, nec plus ultra

Dis, mérites-tu cette place ?  
Courbettes, tant de convulsions  
Pourquoi vas-tu dans un palace  
Toi qui... laves tes caleçons ?

Si t'avais... gloire et ambition  
Pour le moins tes humanités  
De la corne sous les talons  
Et l'os de la réalité...

...Pas même manger à la carte ?  
Pas de vin, non ? Parler affaires ?  
Sors-la ta voix de Bonaparte...  
Bouffer ta tasse et puis te taire.

Et les pfennig pour le café ?  
Mahlzeit ! Mahlzeit ! dit le patron  
Pour les rires il faut payer  
Le garçon court comme un frelon

Moi je mange à l'abonnement  
Un soixante, seul dans un coin  
Hôtel Hansa, sans boniments  
La grosse écuelle et... à demain

